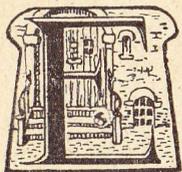


## XII

### La vengeance d'Alexandre.



LOQUENT était le soupir de soulagement qui sortit de la large poitrine de Melchior Blanc quand celui-ci quitta La Roche et quand il vit poindre enfin les tours de Paris.

— En voilà un voyage ennuyeux ! se disait-il.

Pour rendre service à quelqu'un qu'il aimait, il aurait traversé le feu sans crainte et sans hésitation, mais aller à La Roche, non, c'était trop.

Ce n'est donc pas sans une certaine appréhension qu'il s'était mis en route, car il était enfant du peuple et il avait aussi entendu les légendes qui se rattachaient au bourg.

Enfin tout s'était bien passé, il ne fallait plus y penser et Melchior respirait de nouveau librement.

Librement n'était cependant pas le mot propre, car Melchior avait, comme on dit, un paquet sur le cœur.

Quand il était parti de Paris et qu'il suivait la route interminable, la pensée à La Roche le tourmentait et chassait toute autre idée. Mais au retour, un nuage vint assombrir ses traits : il pensait à l'incident avec Breno.

Il regrettait du fond du cœur que leurs bonnes relations eussent été rompues d'une façon aussi inattendue. Et l'amitié semblait être éteinte pour toujours, car le matin, avant de partir, il avait rencontré Breno. Ils s'étaient regardés, mais Breno avait aussitôt détourné la tête et avait passé son chemin.

— Quel singulier personnage, s'était dit le sergent. Il marche, il marche sans même se retourner une seule fois. Pourquoi ne se retourne-t-il donc pas ?

Melchior Blanc avait cependant trop bon cœur pour pouvoir bouder longtemps. L'entêtement, se dit-il, ne tourne jamais à l'avantage de celui qui

en use, car quand on est intelligent on doit comprendre que c'est un bien vilain défaut. On s'en reprend du reste toujours. Eh bien, je veux être le plus intelligent des deux et dès que je serai rentré au Louvre, je me rends auprès de Breno et je lui tends la main.

Ainsi dit, ainsi fait.

En arrivant au palais il remit son cheval à un des soldats et entra au corps de garde, pour se débarrasser de son manteau ; puis il se dirigea vers la pièce où il savait pouvoir rencontrer Breno.

Le bouffon était occupé à confectionner un grand pantin pour le petit prince qu'on appelait déjà le duc d'Évreux.

Quand Melchior entra, Breno feignit n'avoir rien entendu et il continua son ouvrage, jusqu'à ce que le sergent s'approcha de lui.

— Breno, dit Melchior, il faut que je vous parle. Cela ne peut durer plus longtemps entre nous.

— Il se peut que cela ait duré trop longtemps, répondit Breno avec humeur. Dans tous les cas je n'ai pas le temps aujourd'hui d'en entendre davantage.

— Vous êtes entêté, Breno, dit Melchior.

— Et dire que c'est un sergent qui veut me faire la leçon, répondit Breno qui paraissait avoir envie de décocher ses flèches les plus acérées.

— Il me semble qu'un sergent vaut bien un bouffon...

— Votre opinion n'ébranlera pas la mienne, répondit Breno. Je ne vous ai du reste pas appelé et il faut que je me rende maintenant auprès de Sa Majesté la reine.

A ces mots le bouffon tourna le dos à son ancien ami et il se dirigea, le pantin en main, vers le cachot de la souveraine.

Marie de Brabant avait entendu parler si souvent de Breno, qu'elle avait exprimé le désir d'apprendre à mieux le connaître et c'est avec un sentiment de curiosité, mêlé de reconnaissance, qu'elle regarda l'étrange personnage à son entrée.

— Breno, Breno ! criaient les enfants.

— Doucement, mes petits agneaux, dit Breno en faisant devant la reine et devant Blanche une révérence comique, doucement, mes petits agneaux. Où irions-nous si nous allions crier tous comme vous le faites ? On ne s'entendrait plus.

— Oh ! un pantin ! s'écrièrent les enfants ; un pantin !

— Madame, dit Breno, ne serait-ce pas manquer de respect, si je laissais les enfants s'amuser un peu ? Ils ne se tairont pas avant d'avoir joué avec moi.

— Faites, Breno, dit la reine. Vous devez comprendre que votre venue apporte un peu de variation dans la monotonie de mon existence.

— Eh bien, dit Breno, venez un peu ici, Monseigneur.

Le jeune prince héritier accourut et sauta sur les genoux de Breno.

Les autres enfants se groupèrent immédiatement autour d'eux.

— Monseigneur, connaissez-vous ce que tiens à la main ? demanda Breno.

— Un pantin ! s'écrièrent les enfants en chœur.

— Parfaitement, dit Breno, c'est un pantin. Vous devez vous figurer maintenant, mes chers enfants, que c'est moi le ministre.

— Le ministre ! s'écrièrent les enfants en riant.

— Oui, oui, le ministre Labrosse. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?... Le ministre est aussi laid que moi, mais intérieurement. Continuons. Je dis donc que c'est moi le ministre. Voyez maintenant ce

que je fais. Je prends cette petite ficelle et je tire. Aussitôt les bras et les jambes du pantin s'agitent. Ce pantin représente un des nombreux membres de la noblesse qui ont toujours écouté ce que disait le ministre et qui étaient ses très humbles serviteurs. Mais le ministre Labrosse se trouve en prison et bientôt tout changera ici pour le bonheur de chacun. Alors votre chère mère ira de nouveau habiter le palais avec vous et nous n'aurons plus rien à craindre de ce vilain ministre. De temps en temps votre ami Breno pourra venir vous voir et il demandera alors à Saint Nicolas de développer encore un peu sa bosse afin que Monseigneur, quand il aura grandi, puisse encore monter dessus. Je vous assure, Monseigneur, que vous ne trouverez jamais monture plus fidèle.

La reine adressa un sourire de reconnaissance au bouffon. Le regard de celui-ci exprimait tant de bonne foi et elle avait déjà eu tant de preuves de la fidélité du bouffon qu'elle fut prise pour lui d'une réelle amitié.

— Montons à cheval, Breno, montons à cheval ! s'écria le prince héritier.

— Moi aussi, moi aussi, s'écrièrent les autres enfants.

— Doucement et l'un après l'autre, dit Breno ; mais à tout seigneur tout honneur. A vous d'abord, Monseigneur. Attention !

Le bouffon se mit à parcourir la pièce à quatre pattes, tout en imitant le hennissement du cheval ombrageux. Chaque enfant eut ainsi son tour, jusqu'à ce que cavaliers et monture, n'en pouvant plus, s'assirent tous ensemble dans un coin de la pièce.

— Mais comment êtes-vous donc devenu bouffon ? demanda la reine. C'est là une des positions auxquelles on n'est pas prédestiné.

— Pardon, Madame, répondit Breno avec une certaine fierté. Etre bouffon c'est suivre sa vocation, car ne devient pas bouffon qui veut. Je considère comme une distinction de notre race le fait de venir au monde avec un corps qui encadre, pour ainsi dire, la subtilité qu'on veut bien nous prêter. C'est ainsi que le Créateur a voulu compenser par une intelligence plus grande l'imperfection de notre corps. Il paraît que mon père consolait, dès ma plus tendre enfance, ma mère qui pleurait en constatant la difformité de son septième enfant.

J'aurai peut-être l'air un peu prétentieux, Madame, en disant que mon père a répété souvent,

que dès mes premières années j'étais toujours prêt à la riposte et quand il s'agissait de faire rire la famille par l'une ou l'autre saillie.

Je suis né en Lombardie. Mon père était serf et marchait courbé sous la cruauté de son seigneur féodal. Il nous aimait tendrement et il avait l'intelligence beaucoup plus élevée que maint gentilhomme qui, se trouvant en chasse, pénétrait parfois chez nous et exigeait le maigre repas destiné à la famille composée de neuf personnes.

Certain jour -- je devais avoir alors une dizaine d'années -- le comte de Noailles s'était égaré dans nos parages et vint frapper à la porte de notre pauvre chaumière.

Il n'avait pas, comme tant de nobles, le ton arrogant et brutal qui les distingue ordinairement. Il causa assez longtemps avec nous, pauvres gens, quand un orage, qui menaçait depuis une couple d'heures, éclata soudain et empêcha le comte de Noailles de partir.

Mon père et ma mère décidèrent alors de passer la nuit à l'étable et demandèrent au seigneur de Noailles de pouvoir dresser pour lui un lit dans notre chaumière. Mais que fallait-il faire du cheval

du comte et des enfants qui ne pouvaient tous être logés à l'étable ?...

Je sentis en moi une sorte d'indignation en entendant que ma mère coucherait à l'étable et que l'étranger, quelle que fût sa gentillesse, allait coucher dans la chaumière. Dans mon innocence je regardais mon père et lui dit : Père, il est cependant impossible que mère passe la nuit à l'étable. Qu'elle reste dans la chaumière, nous saurons bien nous arranger.

Ma mère me donna un baiser et répondit qu'elle passerait volontiers une nuit à l'étable pour obliger un gentilhomme tel que le comte. Mes deux frères aînés partagèrent la chaumière avec le comte qui avait offert lui-même de se coucher à l'étable.

Le lendemain, au moment de partir, le comte appela mon père et je vis qu'ils s'entretenaient à mon sujet.

Quand le comte fut parti, je vis que des larmes brillaient aux yeux de ma mère.

Elle avait toujours eu pour moi une sorte de prédilection à cause de mon infirmité et j'appris alors que le comte m'avait pris sous sa protection et qu'il voulait me faire venir à son palais pour me faire une position.

Enfin mes parents parurent être d'accord et ma mère commença à mettre en ordre et à réparer les quelques vêtements que je possédais.

Quelques jours plus tard un cavalier, portant un beau costume, arriva chez nous et m'emmena au château du comte où j'ai appris à lire et à écrire et où j'ai servi à plus d'une fête.

Peu à peu je parviens à gagner la confiance de mon maître ; je fus chargé de messages et puis je suis devenu son bouffon.

Après la mort du comte de Noailles j'ai réussi à me faire admettre au Louvre, Madame, et j'espère que j'aurai le bonheur de pouvoir vous servir pendant de nombreuses années.

\* \* \*

Pendant que Breno racontait sa vie et que la reine l'écoutait avec une bienveillante attention, la décision qui devait être prise à son sujet était plus proche qu'elle ne le supposait, car dans la soirée le conseil des nobles devait se réunir dans la demeure du seigneur de Jonville pour composer la cour de justice devant laquelle la reine aurait à comparaître.

On avait jeudi et le samedi suivant la cour siégerait. Le roi n'avait pas encore eu le courage d'annoncer cette nouvelle à la reine, car il supposait bien que la disposition des membres de la cour serait douteuse.

Philippe ne doutait nullement de l'acquiescement de la reine, mais il redoutait pour elle l'humiliation de cette comparution.

Ce serait en effet une chose inouïe si la reine, qui comparaisait devant la cour à sa propre demande, allait être déclarée coupable à la face de la population entière.

Le roi Philippe avait dépêché Melchior Blanc à la demeure du seigneur de Jonville, afin de connaître, une fois les délibérations terminées, la composition du tribunal.

Au moment où Melchior se mettait en devoir de quitter le Louvre, un des soldats lui dit :

— Sergent, depuis deux jours je vois rôder, devant le palais, Alexandre, le chanteur. Je crois qu'il manigance quelque chose. Soyez sur vos gardes, sergent. On ne peut savoir...

Melchior Blanc se contenta de sourire en haussant les épaules. Il était muni d'une lanterne qu'il

portait devant lui et prit la direction de la demeure de Jonville.

Les rues étaient boueuses et Melchior eut toutes les peines du monde à protéger ses chausses autant que possible.

Arrivé à destination, il dut attendre un certain temps avant de pouvoir obtenir une réponse, car les délibérations n'étaient pas encore terminées et, de l'endroit où il attendait, il percevait un grand bruit de voix confuses.

— C'est donc là-haut que le sort de cette bonne reine est mis à prix, se dit Melchior. Tout dépend de l'opinion de ceux qui auront à la juger. Dieu sait qui sera nommé... et aussi si tous ceux qui le seront auraient bien le droit de jeter la première pierre à la reine, même si elle était coupable ..

Melchior attendait toujours, mais à certain moment une porte devait avoir été ouverte, car il comprenait maintenant une partie des exclamations de là-haut.

— Elle est coupable ! s'écria une voix aiguë et tranchante, elle est coupable, quoique vous puissiez en dire. Mais le roi est amoureux fou d'elle et

malgré sa culpabilité il voudrait maintenant la faire rentrer au palais.

Melchior Blanc trépignait de colère.

— Ah misérable ! grommela-t-il, je donnerais volontiers quelques jours de ma vie si vous vouliez répéter ces mots quand vous seriez seul avec moi !... Tonnerre ! .. ce qu'il aurait besoin de numérotter ses os !...

— Labrosse mérite d'être tombé en disgrâce, disait une autre voix, car il a dégradé la noblesse...

— Il est toujours un des nôtres...

La porte venait sans doute d'être refermée, car les voix devinrent de nouveau confuses mais les discussions continuaient à être fort bruyantes.

Enfin un des valets descendit l'escalier. Il tenait à la main un parchemin enroulé auquel pendait un grand sceau et il remit le rouleau à Melchior qui reprit le chemin du Louvre, le cœur serré par ce qu'il venait d'entendre.

Le sergent marchait absorbé par ses pensées et en projetant devant lui la lueur de sa lanterne, quand il fut arraché soudain à ses réflexions par une ombre qui venait de traverser d'un bond le cercle lumineux tracé sur le sol et de se réfugier contre les maisons.

— Qui va là ? cria Melchior Blanc de sa voix de stentor.

Comme il ne reçut pas de réponse, il mit la main à l'épée pour parer à toute surprise éventuelle, quand il poussa soudain un cri de rage et de douleur en s'affaissant sur le sol.

— Lâche ! vociféra le sergent, lâche !

Il entendit qu'une personne fuyait et une tiédeur qu'il sentit sous le pourpoint lui prouvait que son sang coulait.

— Et je suis seul ici ! soupira-t-il. Holà, bourgeois, holà !

Son dernier mot avait déjà été prononcé avec moins de force, mais encore suffisamment haut pour être entendu dans les maisons voisines.

Les portes furent ouvertes et quand on entendit les plaintes de Melchior les bourgeois sortirent avec des lanternes.

Le sergent fut transporté dans une des maisons où on examina la blessure.

Celle-ci paraissait être plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord et les braves bourgeois se demandaient ce qu'il fallait faire. Pour le moment il fallait songer à un chirurgien, mais il demeurait à

une grande distance et il y avait neuf chances sur dix de ne pas le trouver chez lui.

— Si on transportait le sergent au Louvre ? fit un des bourgeois.

— Son état permit-il bien qu'on le transporte ? demanda un autre.

Cependant Melchior qui avait perdu connaissance, revint à lui au bout de peu de temps et, se redressant quelque peu :

— Me connaissez-vous ? dit-il.

— Oui, firent plusieurs bourgeois, vous êtes Melchior Blanc, sergent du roi.

— En effet, répondit Melchior. Eh bien, braves gens, faites moi le plaisir de me transporter au palais. Si j'ai réellement besoin d'être soigné, Lamberto, le docteur du roi, s'en chargera.

Le roi Philippe attendait impatiemment le retour du sergent, quand on vint l'avertir de ce qui s'était passé. Il entra dans une violente colère et se rendit auprès de Melchior.

— Avez-vous des soupçons, sergent ? demanda-t-il en regardant celui-ci avec pitié.

— Je pense... Sire... mais je le dirai quand j'en aurai la certitude.

Le docteur Lamberto vint voir le malade et

prit un air grave après avoir examiné la blessure :

— Il faut vous tenir tranquille, Melchior, dit-il très tranquille, entendez-vous. Votre ange-gardien vous a bien protégé aujourd'hui ; un pouce de plus à gauche et vous étiez atteint au cœur.

— Le misérable aurait eu trop de plaisir, murmura Melchior.

Après avoir somméillé pendant quelques instants, le blessé rouvrit les yeux. Un sourire de satisfaction plissa ses lèvres et il tendit la main au risque de déplacer le bandage que le docteur Lamberto venait de placer.

Mais c'est qu'il venait de voir devant son lit et le visage empreint de la plus profonde tristesse, Breno, le bouffon, Breno, son ami, avec lequel il n'avait eu qu'une seule fois un malentendu depuis qu'ils se connaissaient.

— Pauvre ami, dit Breno, pauvre Melchior. Ne bougez pas...

Les deux hommes se regardèrent ; les yeux débordaient d'un bonheur ineffable et Breno pressa sur son cœur la large main de son ami Melchior.

— Tenez, dit le sergent, voilà ce qui va diminuer mon chagrin. Je suis en quelque sorte heureux d'avoir reçu cette petite piqûre, car c'est

grâce à elle que nous sommes de nouveau unis.

— Ce n'était pas sérieux, dit Breno, nullement sérieux. Cela ne pouvait certainement pas durer longtemps entre nous. Nous sommes tous les deux pétris de la même pâte, seulement on vous a fait un peu plus gros que moi.

— Chez vous on a mis un peu plus de levain, riposta Melchior et c'est pourquoi vous avez plus d'esprit.

La douleur se fit de nouveau sentir chez le sergent. Il ferma les yeux ; ses traits se contractèrent par la souffrance et puis il s'endormit. Pendant tout le temps que dura le sommeil, Breno ne cessa de regarder l'ami avec anxiété. Ce gros sergent était en effet la meilleure rencontre qu'il eût faite de sa vie ; aussi l'aimait-il comme un frère.

— Comment est-il possible, se disait Breno, que deux amis comme nous aient pu boudier ? Mais passons l'éponge...

Quand Melchior se réveilla, Breno lui dit :

— Voyons, mon gros Melchior, figurez-vous un peu que vous êtes le roi et que moi je suis votre sergent. Ne m'épargnez pas. Si vous désirez quelque chose, dites-le franchement.

— Cette nuit... je ne voudrais pas... rester seul, chuchota Melchior. Demandez à un de mes hommes... de me veiller... Il me semble... qu'on viendra me chercher cette nuit.

Breno se saisit en entendant ces mots. L'état du blessé devait être bien grave pour qu'il ait des idées aussi sombres.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Si c'était vrai pourtant...

— Melchior, dit-il, ne vous inquiétez pas de cela. Les soldats pourront vous veiller quand Breno n'en pourra plus, mais ce moment est encore loin, je vous l'assure. M'abandonneriez-vous s'il m'arrivait un accident ?

Pour toute réponse Melchior prit la main du bouffon et la serra cordialement.

La paix était conclue définitivement.

— Ecoutez, Breno, chuchota Melchior, écoutez-moi bien. L'homme ne sait jamais quand sonnera pour lui la retraite et il est bon que toutes ses affaires soient en ordre. Il faut que je vous confie quelque chose. Approchez un peu, car il ne faut pas qu'on nous entende.

Breno se pencha vers son ami qui continua :

— J'ai juré à Charles Labrosse de ne parler

à personne ni de sa venue, ni de son départ. Il n'y a que trois personnes qui le sachent : la reine, mademoiselle Blanche et moi. C'est samedi que la cour de justice siègera...

— Samedi.. dit Breno surpris.

— Oui, Breno, samedi. Il se pourrait que je n'y sois plus et qu'il soit utile de savoir où se trouve messire Charles Labrosse. Je vais vous le dire maintenant, Breno, et vous ne m'en voudrez plus parce que je n'ai pas voulu parler dernièrement : messire Charles est parti pour le Brabant.

— Pour le Brabant?... Mais il s'y était déjà.

— Parfaitement, mais il avait été assailli en route par des bandits. Il est reparti maintenant.

— Mon Dieu, murmura Breno, pourvu qu'il ne lui arrive pas un nouveau malheur...

— Je voulais vous dire, Breno, peursuivit Melchior, ce que vous auriez à faire si je venais à mourir...

— Taisez-vous, dit Breno en mettant la main sur la bouche de son ami.

— On ne sait ce qui peut arriver, dit Melchior. Donc, s'il faut que je meure avant que la cour de justice ait rendu sa sentence, suivez attentivement la marche de l'affaire et quand vous ver-

rez que la reine est irrémédiablement perdue et qu'il n'y a plus à espérer quelque chose qu'à la suite de votre communication, parlez, Breno et dites que le duc Jean de Brabant est en route pour Paris et qu'il doit être entendu. Me promettez-vous de le faire, Breno ?

Melchior paraissait avoir parlé trop longtemps, car il retomba épuisé.

Comme un frère aimant veillerait son frère, Breno ne quitta pas le chevet de Melchior épiant les moindres contractions de souffrance qui se dessinaient sur le visage de celui-ci.

C'était plutôt la fatigue que le sommeil qui avait obligé Melchior à fermer les yeux et à garder le silence.

Après quelque temps il releva la tête et fit signe à Breno qu'il voulait lui dire quelque chose. Le bouffon s'approcha et Melchior lui dit à l'oreille :

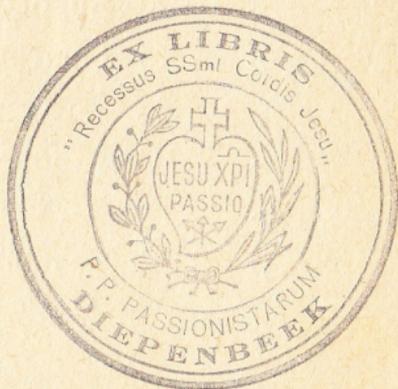
— Si je meurs, Breno, il reste à payer seize sols au tavernier de *la Grappe* ; ne l'oubliez pas. Alors il fut tranquille et s'endormit.

# Marie

# de

# Brabant

PAR Mr. HUBERT †  
DESSINS DE †††††  
††† E. WALRAVENS



ANVERS  
L. OPDEBEEK  
57, Rue St. Willebrord, 57  
1904

# TABLE DES MATIÈRES

---

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470